

Je n'avais pas envie de me réveiller.

Enveloppé d'une douce chaleur et bercé par un ronronnement régulier, je me sentais pourtant revenir doucement vers la conscience.

Mais j'étais si bien dans mon sommeil que je résistais au réveil, comme un enfant qui dit « encore un peu » lorsque sa mère vient le réveiller pour aller à l'école.

Ce ronronnement...

Je rêvais encore...

Je suis dans un avion. Un avion léger. J'ai décollé pour aller chercher une pièce détachée sur un aérodrome pas très éloigné. Il fait beau, pas un nuage à l'horizon. Je profite du paysage sans vraiment naviguer. Je connais bien la région et son environnement aéronautique. No stress.

Puis cette brume bizarre, venue de nulle part. De plus en plus dense. Au point que je dois voler aux instruments. Au bout d'un moment, il faut bien que je décide à faire demi-tour, plus moyen d'aller à destination dans ces conditions-là... Je veux informer le contrôleur en charge de ce secteur de mes petits soucis, mais je n'ai plus de contact radio.

Bizarre, décidément. Au cap retour, je devrais bientôt retrouver les bonnes conditions de vol que je viens de laisser. Un long moment passe. Je regarde ma montre : elle m'annonce que j'ai décollé depuis seulement une demi-heure. J'aurais juré avoir volé presque le double. Il y a bien un quart d'heure que j'ai fait demi-tour pourtant, à vue de nez.

Bof, gardons le cap...

Je vérifie mes instruments. Tout est cohérent. Dans le vert.

La brume maintenant tellement épaisse que je ne vois vraiment plus le sol. En fait, je crois bien que je suis dans une sorte de nuage. Mais à cette altitude, des nuages devraient être plus denses. J'ai l'impression d'être dans du cirrostratus, comme à 35 ou 40 000 pieds, mais l'altimètre m'annonce toujours 2500 pieds...

Il n'y a pas de relief au dessus de 1000 pieds dans un rayon de cent kilomètres à la ronde. Mais tout de même je commence à sentir une pointe d'inquiétude.

Toujours pas de réponse à mes appels radio. Les moyens de radio navigation restent eux aussi muets et d'aucun secours...

Depuis combien de temps je vole ainsi au cap retour ? Un coup d'œil à ma montre. Flûte. Elle est arrêtée. Bien ma veine. J'ai l'impression d'être en l'air depuis près de deux heures maintenant. Pourtant les jauges des réservoirs d'essence montrent que je n'ai presque rien consommé. Je tapote sur les indicateurs, de plus en plus suspicieux. Tout est normal. Lorsque je secoue l'avion, les jauges bougent normalement avec l'essence que j'ai agitée.

J'ai de plus en plus sommeil. C'est rigolo, je rêve que j'ai envie de dormir ! Pourtant il faut que je continue à piloter ce fichu avion qui n'a pas de pilote automatique. Mais bon sang que mes paupières sont lourdes.

Garder le cap. Surveiller les instruments.

Garder la cap. Ne pas se laisser bercer par le ronronnement du moteur...

Ce ronronnement...

Avec un brusque sursaut, je me suis redressé soudain, pleinement éveillé, le cœur en surrégime...

J'étais dans mon avion et le ronronnement qui me berçait était celui du moteur. Je m'étais assoupi. Combien de temps ?

L'avion est toujours en ligne droite à 2500 ft. Toujours au même cap.

Ma montre indique midi. Comme dans mon rêve. Comme si elle était effectivement arrêtée. Dehors, il y a de la brume. Un peu comme dans mon rêve ; je ne vois même pas le sol.

Bon il va falloir que je m'intéresse à ma position. Je fouille dans mon sac qui est sur le siège arrière, sors ma carte. Je pilote par réflexe, sans vraiment regarder dehors ni réfléchir, un peu comme on marche dans un parc, sans but, juste pour respirer le bon air et entendre les oiseaux.

Je déplie la carte. Curieux : plus je la déplie, plus elle me montre la mer. Normalement, sur cette carte, l'Atlantique ne représente qu'une toute petite surface...

Quand j'ai tout déplié la carte, je me rends compte qu'elle est toute bleue avec seulement une petite île au milieu : *Htâar*. Il y a une drôle de presqu'île à l'est avec une ville peut-être : *R'Fhronà*. Au beau milieu de l'île, une représentation de ce qui ne peut être qu'un aéroport.

Autour : que de l'eau et des marques de profondeurs. Du moins je crois que c'est ce que représentent les nombres éparpillés autour de ce bout de terre. La carte marine d'une île inconnue dans un avion, dans mon sac... Qu'est ce que c'est que cette histoire ?

Agacé, je pose sans délicatesse la carte totalement inutile sur mon sac et je donne un coup d'œil aux instruments, un peu surpris de voir que malgré le peu d'attention que j'ai porté à la tenue de mes éléments de vol dans les dernières minutes je suis toujours en ligne droite au même cap, à 2500 pieds.

Je lève alors les yeux et je regarde dehors.

Je ne peux retenir un juron : dans une atmosphère soudain absolument limpide il y a une île devant moi...

Mais cette île n'est pas une île comme on a l'habitude d'en voir. Elle n'est pas au milieu de la mer. Elle semble flotter dans l'espace. Comme une petite planète, un astéroïde plutôt. Au dessus, au dessous, derrière moi, tout est soudain noir. Seule tâche lumineuse : l'île avec une sorte d'atmosphère autour, et même quelques jolis nuages, des cumulus.

Je ne sais pas pourquoi, ce morceau de terre me paraît sinistre et menaçant. L'île est dominée par un sommet conique du haut duquel s'échappent des fumeroles.

Un volcan.

La terre est sombre et déserte jusqu'à une sorte de falaise dont le bord est comme consumé par une sorte de lèpre blanchâtre. Au pied de la falaise s'étend une petite plaine où se trouve l'aérodrome. L'approche de la piste face à la côte me semble délicate avec une finale juste au-dessus de la falaise.

Au premier plan, une sorte de presqu'île constituée d'un sommet là aussi conique et enneigé, relié à la partie principale de l'île par un isthme très étroit, comme une route.

Autour de l'aéroport, quelques maisons. Peut-être y a-t-il de l'aide, des informations... De toute façon, je ne comprends rien à ce qui se passe, je suis perdu sans avoir compris comment, je ne reconnais rien. Je sais exactement où je suis sur ma carte, mais je ne sais pas de quelle carte il s'agit.

Je ne vois qu'une solution : me poser.

Comme je suis un peu haut, j'effectue quelques virages en descente tout en rejoignant la verticale du terrain. Je regarde dehors, m'imprègne du paysage sans presque donner un coup d'œil aux instruments.

Soudain, mon regard d'arrête sur l'altimètre : 2500 pieds. Ce n'est pas possible, à la vitesse à laquelle je suis descendu, je suis au moins 1000 pieds plus bas ! Et l'horizon artificiel ! Immobile ! Alors que je suis quasiment sur la tranche. Je prends alors conscience du fait que dans tous les virages que je viens de faire, je n'ai jamais ressenti d'accélération, ces Gs si familiers que j'ai comme un manque de ne pas les ressentir... J'ai l'impression d'être dans un simulateur.

Décidément tout est si bizarre que je ne comprends vraiment rien du tout. Je suis de plus en plus pressé d'être au sol. N'importe où, mais au sol. J'aurai alors certainement une explication...

A la verticale de terrain, je cherche une indication de la piste en service... Il y a une manche à air. Le vent à l'air fort. Il me faudra faire la finale au dessus de la falaise...

Je vire en vent arrière et pour la première fois depuis que je me suis réveillé, des turbulences se font ressentir. De plus en plus fortes. Je prépare l'avion pour l'atterrissage... La pompe carburant, les volets... D'habitude, le vent et les turbulences m'amuse bien. Comme un gentil challenge que la nature me proposerait de relever.

Là, je rigole moins. Je commence à avoir du mal à garder une trajectoire propre et élégante. Tant pis pour l'élégance : la piste est visiblement longue, je vire vers elle, descends en rentant les volets pour ne pas les endommager alors que je sais que je vais dépasser leur vitesse limite.

Le vent est de plus en plus fort, les turbulences aussi. Je dirige le nez de l'avion sur la piste et je tente de l'y maintenir. Une fois près du sol, je laisserai la vitesse chuter au ras du béton et je poserai l'avion. Il y a assez de place pour ça. Pas élégant pour deux sous, mais toujours mieux que de se promener à basse vitesse au dessus de la falaise où des tourbillons monstrueux sont plus que certainement générés par les bourrasques...

Plus je me rapproche du sol, de cette terre inconnue mais que je voudrais promettre, plus j'ai des difficultés à simplement contrôler l'avion. Vers 300 pieds, alors que l'on pourrait croire que la libération est proche, je ne contrôle plus grand-chose. Pour la première fois de ma vie, j'ai réellement peur de ne pas être à la hauteur et de perdre totalement le contrôle de la machine. Je ne connais qu'une seule porte de sortie : la remise de gaz.

Les gaz à fond, je pointe le capot vers ce ciel bizarre et noir. Dès les premières dizaines de pieds gagnés, la situation s'améliore. Les turbulences, encore fortes, deviennent gérables. Après quelques dizaines de secondes de montée, l'atmosphère devient calme. C'est surréaliste.

Je ne comprends vraiment plus rien. Je monte le dos au volcan, j'ai passé une sorte de côte sans mer, une limite au dessus d'un abîme sans fond et sans matière... Je ne sais plus rien. Je ne suis que doute. Je n'ai aucune idée de la manière dont cette histoire peut maintenant finir : je suis dans un endroit que j'ignore, arrivé là je ne sais comment et je n'arrive pas à me poser sur le seul terrain que je puisse trouver...

Je sens une puissante angoisse m'envahir. Une sorte d'angoisse métaphysique, je ne me sens pas menacé immédiatement, pourtant je n'ai aucune idée de mon avenir dans les minutes qui viennent. Je devrais peut-être me laisser aller à la panique, mais je n'en éprouve pas les symptômes. Il faut absolument que je comprenne la situation. Alors, comme souvent dans ces cas là, je recule mon siège pour prendre physiquement du recul et tenter de m'offrir une nouvelle perspective sur les choses.

Mes instruments moteur, mon indicateur de vitesse sont toujours cohérents. L'horizon artificiel ne bouge plus. Le cap tourne une fois à droite, une fois à gauche au cours du même virage, l'altimètre est toujours sur 2500 pieds. Et ma montre est à midi...

Et je ne ressens pas d'accélération. Comme si j'étais dans un lieu sans gravité, mais pas sans pesanteur, puisque je suis assis sur mon siège et que je ne flotte pas dans l'avion comme un astronaute dans son vaisseau. C'est incompréhensible.

J'incline doucement l'avion à gauche, jusqu'à me mettre sur la tranche. L'avion continue à voler comme si je n'avais rien fait. Je continue mon roulis jusqu'à être ce que j'estime être sur le dos. Aucun changement à bord. Je suis toujours confortablement assis alors que je devrais être pendu dans ma ceinture. Le moteur tourne normalement alors qu'il devrait avoir des ratés par manque d'alimentation en essence. Incroyable.

Je finis mon tonneau puis je tire sur la manche. Sans effort, le petit avion de tourisme pas du tout fait pour la voltige monte, passe à la verticale, et je me retrouve de nouveau sur le dos, après une demi boucle, face à l'île. Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire malgré ma situation. Je fais de la

voltige douce et délicate, sans effort et sans contraintes physiques. Encore sur le dos, je devrais voir voler mon sac dans la verrière, prendre mon appareil photo sur la tête...

... mon appareil photo ! Bien sûr ! Il faut que je fasse des photos. Rapidement, je repasse sur le ventre – je ne sais pas pourquoi puisque sur le dos, je volais normalement - je sors mon reflex de son étui et je prends une photo de l'île. Puis je refais un demi-tonneau et je prends une nouvelle photo de l'île telle qu'elle m'apparaît sur le dos.

Je voudrais en prendre une troisième, mais la pellicule est finie. Machinalement, je rembobine le film avec la petite manivelle. Le manche entre les genoux, je contemple la nouvelle perspective que j'ai après avoir fait 180° de roulis. L'île est totalement différente, plus étroite mais plus belle, plus accueillante.

Je devine de la végétation, de l'herbe. A l'arrière plan, une ville sur une presqu'île. Je refais un tonneau avec un temps d'arrêt sur le dos. C'est incroyable, j'ai l'impression de vivre dans une illusion d'optique. La plaine étroite bordée de falaises de tout à l'heure est maintenant devenue mon île. L'aéroport est toujours là, il prend presque toute la largeur de la bande de terre et ses approches me paraissent plus aisées.

Même les cumulus ont l'air plus sympathiques dans ce sens.

Alors que je me prépare pour une nouvelle approche, je sens le calme revenir en moi. Je n'ai plus de doute : je ne comprends pas pourquoi ni comment, mais je sais que je vais me poser sans difficulté. Et de fait, la trajectoire est aisée, l'avion est docile, l'air calme un peu comme un matin d'hiver. J'ai l'impression d'une élégance rare dans cette fin de vol, mes actions s'enchaînent harmonieusement et sans effort. Ce circuit d'atterrissage est un concentré de plaisir de voler.

Je suis au sol. Je roule doucement vers le parking où, d'en l'air, je n'ai vu aucun autre avion. En fait, vu d'en haut, je n'ai vu personne, ni sur les quelques routes, ni autour des maisons. Au parking, je mets le frein de parc, je coupe le moteur et je laisse exhaler une longue expiration.

J'ouvre la verrière, détache ma ceinture, me lève, monte sur l'aile et saute à terre. L'air est calme avec tout juste une petite brise, la température agréable. Je regarde le ciel. Il est bleu avec les mêmes cumulus qui ne bougent pas. Pourtant il n'y a pas de soleil, mais une lumière diffuse qui donne une luminosité équivalente bien qu'un peu plus blanche. Cette lumière vient surtout de ce que j'ai envie d'appeler le sud, car c'est le bas de la carte, le compas de l'avion annonçant des valeurs plus que douteuses.

Je fais le tour de l'avion à la recherche de je ne sais quoi d'anormal. Rien.

Puis je regarde alentour. Un tour d'horizon. Au pied de la tour de contrôle, deux personnes sont assises sur les marches qui mènent de ce qui doit être le bureau de piste, annoncé par le classique « C » noir sur fond jaune. A mon approche, l'une d'elles se lève et vient à ma rencontre. C'est un homme plus très jeune, la cinquantaine peut-être. Son allure me paraît familière. Lorsqu'il n'est plus qu'à quelques mètres de moi, il me sourit. Son visage est franc, serein, détendu.

Il a les mêmes sourcils en bataille que je vois dans mon miroir tous les matins en me rasant. Ses yeux sont bleus. Il s'arrête devant moi, me regarde quelques instants sans que son regard ne soit pesant. Sous son épaisse moustache, il me sourit de plus belle, regarde mon avion puis, en reposant les yeux sur moi, me dit :

« Tu l'aimes bien, cet avion ?
- D'habitude, je préfère des machines plus puissantes mais, pour voyager, celui-ci est très bien.
Je l'aime bien, oui. »

On se regarde encore un peu. Ses yeux sourient. Il me rappelle une vieille photo d'un album de famille, chez mes parents : mon arrière grand-père Jean-Baptiste, le Pépé Baptiste, qui nous a quitté lorsque j'avais trois ans.

Ne sachant trop par où commencer, je m'éclaircis la voix d'une courte toux et :

« Au risque de paraître un peu loufoque, pourrais-je vous demander où nous sommes et l'heure qu'il est, ma montre s'est arrêtée ? On dirait qu'il n'y a pas âme qui vive, ici... »

Il rit amicalement. « Tu ne crois pas si bien dire ! Nous ne sommes pas vraiment en un lieu, ni à une heure. Vois-tu, Jean-François, nous ne sommes pas vraiment dans le temps, ni dans l'espace. Nous sommes dans cet « endroit » et nous pouvons nous parler, mais ce n'est pas un lieu dans le sens où tu as l'habitude de l'entendre ».

Il me connaît donc. Je tape un peu du pied sur le tarmac, comme on le ferait sur la glace du bord d'un lac avant d'y entreprendre une promenade, pour s'assurer de sa solidité. Je lui renvoie son rire.

« Pourtant, ça m'a l'air solide. Nous ne sommes pas sur un petit nuage ! »

Il rit encore. « Oui, en quelque sorte. Tu as essayé de te poser de l'autre côté ?

- Oui. Pas terrible. Je n'ai jamais vu des turbulences comme ça. J'ai eu peur pour l'avion. »

Il me regarde dans les yeux.

« ... enfin... j'ai eu peur tout court... De toute façon, l'autre côté n'avait pas l'air accueillant.

- Tu as eu raison de venir de ce côté ci.
- Je suis encore dans mon rêve, c'est ça ?
- Pas comme tu le crois. Tu abordes une nouvelle période de ta vie. Nous avons envie de venir te dire que tu peux l'aborder sans crainte.
- « Nous » ?
- Nous. Pour certains d'entre nous, tu ne nous as jamais vus, même si tu nous connais. (Il s'est retourné vers l'autre homme, toujours assis sur les marches. Celui-ci nous regarde et nous fait un petit salut amical auquel je réponds, ne sachant pas trop quoi faire d'autre.)
- C'est gentil, même si je n'ai pas l'impression d'être pétri de crainte. En tout cas pas plus que tout le monde.
- C'est déjà beaucoup !
- Oui, mais bon, on arrive à gérer.
- Bien sûr, comme tout le monde ou presque. Je n'en doute pas. Mais on a tous connu ça : des moments plus difficiles que d'autres. La nuit souvent.
- Vous connaissez bien les hommes. J'ai le droit de savoir qui vous êtes ?
- Tu le sais déjà. J'ai eu une fille, il y a longtemps. Elle avait ton regard. Tu en auras une un jour. »

Je ne m'attendais pas du tout à ma réaction. Bien que j'essaie de le cacher, ces derniers mots ont libéré en moi une chaleur immense, une joie vertigineuse et une peur terrible. Un sentiment de plénitude et de responsabilité angoissante. Une profonde envie, un besoin, de paternité et la réalisation de ce qu'être parent implique. Pourquoi cette réaction ? Je suis célibataire et je sais bien qu'il n'y a en ce moment aucun risque – ou chance – que j'aie une fille dans les mois qui viennent. Une diseuse de bonne aventure m'aurait dit ça, j'aurais éclaté de rire.

Je sens des larmes venir. Pour essayer de garder une contenance devant cet homme que je n'arrive décidément plus à considérer comme un inconnu, je me retourne comme pour surveiller mon avion, puis je regarde l'autre homme, toujours sur les marches. Il ressemble à mon interlocuteur. Un peu plus âgé peut-être. Je crois que ce sont deux frères et que je parle au cadet.

Après avoir fait mine de regarder le ciel comme pour deviner l'évolution de la météo, il repose son regard sur moi, juste au moment où j'arrive à retrouver mon calme.

« Ma fille voulait venir te parler avec moi. Ils le voulaient tous ! Mais nous avons pensé qu'il valait mieux un peu d'intimité.

- C'est gentil. J'avoue que je ne comprends déjà pas tout, alors s'il y avait foule...
- Foule, c'est presque le mot. Il y en a même qui ne sont pas de la famille. Des jeunes parfois.
- De la famille ?
- (Il rit) Tu as encore des doutes, hein !
- Vous pensez que ce n'est pas normal ?

- Oh ! Bien sûr que c'est normal ! Il ne faut pas que tu doutes de toi, c'est tout. Tu n'as rien à craindre, ni pour maintenant ni pour *après*. Fais ce que tu croies être juste et sois en accord avec toi-même, c'est tout.
- Pas toujours facile.
- Certes, pas toujours facile sur le moment. Mais c'est tellement plus facile ensuite ! Et puis je n'ai jamais dit qu'être honnête était aisé.
- Il y a même des fois où c'est le contraire.
- Souvent, oui. Mais après il faut assumer. Et vu les turbulences de l'autre côté, assumer n'est pas toujours une sinécure... »

Quelque part, j'ai conscience d'être encore dans mon rêve. Je sais que je ne vais pas tarder à me réveiller. Je ne sais pas si je dois classer ce songe dans les cauchemars ou dans les beaux rêves. Il y a un côté formidablement agréable à cette discussion surréaliste. Mais l'impression laissée par cette prophétie de paternité est toujours là. J'ai envie d'en savoir plus.

« Vous avez dit que j'aurais aussi une fille...

- Quelle est cette pièce que tu dois aller chercher avec cet avion ?
- Un filtre à air.
- Tu devrais y aller, des gens ont besoin de cette pièce.
- Je croyais que nous étions en dehors du temps
- (Il éclate de rire) Oui, mais même hors du temps, les choses ont une fin.
- Et « y aller », c'est par où ?
- Après ton décollage, tu n'as qu'à te diriger vers la lumière. Aies confiance. »

Il s'approche, me prend dans ses bras brièvement, puis s'écarte en me tenant par les épaules à bout de bras. Ses yeux sont brillants, mais dans leur sourire perlent des larmes.

Il laisse retomber ses bras, fait un pas arrière, sans me quitter des yeux. Puis il se retourne et rejoint son frère.

Je vais à mon avion. Je n'éprouve pas le besoin de vérifier quoi que se soit. Je sais qu'il fonctionnera bien. Debout sur l'aile, je regarde une dernière fois au pied de la tour. Les deux frères sont côte à côte. L'aîné s'est levé. Il porte une soutane.

Je sais que j'ai pris mon temps pour plier la carte mystérieuse et la mettre dans mon sac, au côté de mon appareil photo. Je ne me souviens plus par contre de la mise en route ni du roulage pour rejoindre la piste. Je n'arrivais pas à m'ôter de l'idée que le frère du Pépé Baptiste était curé et qu'il est mort quelques années avant ma naissance. Et que je n'ai jamais connu ma grand-mère maternelle, foudroyée par une leucémie alors que ma mère n'avait que trois ans. C'était la fille de Jean-Baptiste.

Après décollage, j'ai viré à gauche, vers la lumière. Je n'étais plus ni surpris ni inquiet par l'incohérence des instruments. Pas plus que je n'ai été surpris par la brume et par la fatigue qui s'est abattue sur moi. Bien au contraire, je savais que je pouvais me laisser aller, que c'était le chemin vers la sortie de mon rêve.

Je me suis laissé bercer par le ronronnement du moteur, la douce chaleur sous la verrière.

Ce ronronnement...

Le ronronnement devient progressivement plus aigu, plus fort. Je me réveille en sursaut, l'avion est en piqué. Rien de grave encore, mais il faut réagir. Je réduis les gaz, je mets les ailes horizontales. Ressource.

Un coup d'œil à l'altimètre : 1500 pieds. Devant le capot : la grande forêt que je connais bien, celle au sud de laquelle je vais trouver mon terrain de destination. Un appel au contrôleur, il me demande de changer de fréquence pour contacter l'aérodrome sur lequel je vais me poser. Apparemment, il n'a rien remarqué d'anormal à propos de ma trajectoire.

Je ne pensais pas qu'un assoupissement de quelques secondes pouvait permettre des rêves aussi longs. Ma montre indique midi cinq. Je suis donc en l'air depuis une demi heure, à un quart d'heure de l'atterrissage.

A destination, je prends livraison du filtre à air et je vais boire un café au restaurant de l'aéroport. J'ai laissé la verrière ouverte pour ne pas transformer le petit cockpit en serre. Le retour a lieu sans aventure, sans sommeil. Ce n'est qu'au moment de descendre de l'avion que je me suis aperçu que mon sac n'était plus sur le siège arrière.

J'ai téléphoné, cherché un peu, mais on m'a dit qu'il y avait eu plusieurs vols de bagages sur le terrain où j'avais commis l'imprudence de laisser l'avion ouvert. Il n'y avait pas grand-chose dans mon sac, mon appareil photo commençait à se faire vieux, mais je l'aimais bien et puis la pellicule qui était presque terminée était pleine des photos de la soirée d'anniversaire d'un copain. Je voulais la terminer ce soir-là en fêtant mes trente ans à moi.

Le temps est passé et j'avais complètement oublié cette petite aventure et ce rêve.

Il y a quelques jours, j'ai reçu un colis à la maison.

Je reconnais l'écriture de ma mère sur une étiquette collée au dessus de l'adresse initiale. Il avait donc été envoyé à mon nom, mais à l'adresse de mes parents qui l'ont fait suivre.

J'ouvre la pochette marquée « Documents ». A l'intérieur, une courte lettre. Après les entêtes et formules d'usage :

« Alors que nous vidions l'ensemble de nos bâtiments en vue de leur destruction pour laisser place à la nouvelle aérogare, nous avons trouvé ce sac dans l'ancien local où l'on entreposait les bagages non réclamés et les objets perdus.

Il aurait été détruit comme la plupart des quelques autres sans la persévérance de l'une de nos secrétaires qui a trouvé votre adresse à l'intérieur de l'étui de votre appareil photo. Le sac semblant être ici depuis longtemps nous espérons que celle-ci est toujours valide.

Vous souhaitant bonne réception veuillez agréer, Monsieur,.... »

Et c'était signé du directeur de l'aéroport où j'étais allé, il y a plus de seize ans, chercher un filtre à air.

Le sac est en partie moisi. Il y a un sweat shirt, moisi et de toute façon démodé. Si j'osais me l'avouer, je remarquerais aussi qu'il serait aussi trop serré pour mon tour de taille actuel. Quelques papiers, un dossier météo jauni. Une carte et mon appareil photo.

Tout ce qui est papier va directement dans la corbeille. J'ouvre l'étui de l'appareil photo. Tout est moisi. L'objectif est à moitié opaque, il semblerait que des micro champignons se soient développés à l'intérieur même de l'objectif. Le boîtier en aluminium est très oxydé. La manivelle de rembobinage est soudée par l'alumine. J'ai beaucoup de mal à ouvrir le dos, mais j'ai la surprise de voir que la pellicule est toujours là, apparemment rembobinée à l'intérieur de son boîtier.

Je la sors de là et comme je vais en ville, je passe à mon labo photo habituel pour demander le développement et la mise sur CD du vieux film, en prévenant toutefois qu'il risque de ne pas y avoir grand-chose vu le temps que la pellicule a passé dans l'appareil, sans parler des conditions de stockage.

Deux heures après, j'introduis le CD dans le lecteur de mon micro-ordinateur. Je choisis « Diaporama » dans le menu de mon logiciel et j'ai la bonne surprise de constater que les photos ont traversé les années sans vieillir. Je me souviens comme si c'était hier de la fête d'anniversaire... Certains copains présents sur les images ne sont plus de ce monde. Nous faisons un métier à risques...

Soudain j'ai un haut le cœur. Ce sont les deux dernières diapos de la pellicule :



